VOL. XLVII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 13 MARS 1918 — No. 18

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
[…]T. GAUVIN
[…]PRIMEUR

Toutes […]cations concernant le journal […] […]erie devront être adressées :
Le […]toba
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : Main 3377

SAINT-BONIFACE

Nous ne croyons pas faire erreur en disant que la ville de Saint-Boniface a devant elle un avenir brillant.

Cette assertion peut paraître osée surtout en ce moment de dépression générale et dans l'état de marasme où se trouvent les affaires.

Elle n'en est pas moins vraie cependant, et si les jours paraissent sombres actuellement, raison de plus pour lancer vers l'avenir un regard d'espérance.

A la nuit succède le jour, à la pluie le beau temps, aux difficultés financières la prospérité et le bonheur.

Pour cela cependant il faut la confiance, il faut le calme et la prudence dans le présent ,une foi pleine et entière dans l'avenir.

Il faut aujourd'hui l'esprit d'ordre et d'économie, la volonté bien arrêtée de profiter des leçons du passé, et de ne rien négliger pour être prêt à lancer sa barque quand le vent sera plus favorable et que le soleil aura reparu.

Qui ne se rappelle les réflexions que l'on entendait de tous côtés, il y a quelques années, au moment où les terrains dans un rayon de dix et quinze milles du centre de Winnipeg et Saint-Boniface, se vendaient à des prix fabuleux.

Il semblait à chacun qu'il aurait dû prévoir ce mouvement. On s'étonnait de ne pas avoir saisi plus tôt la valeur des fermes situées aux portes de nos villes.

On semblait sortir d'un long sommeil pendant le quel on n'avait pu se rendre compte de l'importance de la grande ville de l'Ouest Canadien, Winnipeg, qui devait nécessairement déborder de ses propres limites.

Il faut avouer que la "valeur", mais surtout la spéculation est bien tombée depuis.

Ceci ne fait pas toutefois disparaître le fait que, en temps normal, Winnipeg devra prendre des proportions considérables, vu sa situation géographique et l'immense territoire à culture qui l'entoure.

Quelle partie va jouer Saint-Boniface dans le mouvement prochain?

Jetons un regard sur la carte; suivons le cours de la rivière Rouge qui nous sépare de Winnipeg.

Nous constaterons tout de suite que cette partie de notre ville que nous appelons ordinairement le vieux Saint-Boniface, est située au centre même de Winnipeg.

Avec le nouveau pont qui se construit, et ceux qui se construiront, car il y en aura d'autres, nous sommes à dix minutes de marche du coin Main et Portage; en tramway, quatre ou cinq minutes suffiront.

Transportons nous à Winnipeg et demandons le prix, même actuel, de la propriété qui se trouve à même distance du côté de nos voisins.

Demandons l'évaluation du terrain des cours du C. P. R. et du C. N. R.; demandons au commerce du gros et à l'industrie ce qu'ils ont payé pour leurs emplacements à une distance de trois et quatre fois la distance qui nous sépare de Winnipeg.

Nous pourrons vite constater qu'à part la place Main et Portage et les quelques blocs qui l'entourent, le vieux Saint-Boniface est l'endroit le plus avantageusement placé pour l'opération des lignes de chemins de fer et l'établissement des entrepôts de commerce de toutes sortes.

Les lignes de chemins de fer que réunissent l'Est à l'Ouest devront passer chez nous.

Le traffic immense qui se fera autour de la gare Union, aura besoin de cours immédiates, et le vieux Saint-Boniface est là tout à côté; nécessairement il doit être occupé.

Nul endroit n'est meilleur et plus avantageux pour les entrepôts du commerce de gros; et les voies d'évitement s'établiront un jour obligatoirement dans toutes nos ruelles.

La population qui habite aujourd'hui cet endroit devra un jour se transporter ailleurs, et l'on ne saurait trouver un meilleur site résidentiel que tout le bloc de terrain qui se trouve entouré par l'avenue Provencher, la rue des Meurons, la rue Marion et l'avenue Taché.

Tout résident de cette localité se trouve près de l'église, des collèges, des couvents, de toutes les institutions publiques, à la porte de Winnipeg et du centre des affaires, à quelques pas des tramways.

Assez éloigné des chemins de fer, il peut jouir de la tranquillité et se transporter en quelques minutes au chef lieu de ses affaires, profitant ainsi de tous les avantages du centre de la ville, tout en se tenant assez loin des chemins de fer et des usines pour ne pas souffrir de leurs inconvénients.

Si l'on jette les yeux plus loin, du côté Est de la rivière la Seine, on voit tout de suite la colonie belge dont l'avenir est assuré et qui occupera bientôt un bloc immense; à part les minoteries et les élévateurs à grains, des usines de tous genres forment un cercle autour de Saint-Boniface; ces industries devront en quelques années, logiquement, se développer et agrandir leur pouvoir et leur production.

Prenant maintenant l'avenue Provencher et la rue Marion, on se rend vite à la ville de Transcona, destinée à devenir bientôt une ville industrielle remarquable, un centre de chemins de fer de toute grandeur.

Un peu à l'Est, qui ne serait pas étonné en constatant le développment extraordinaire des grandes cours à bestiaux de Saint-Boniface.

Qui doutera de l'avenir de cet endroit? Ces cours seront toujours les plus grandes et les mieux perfectionnées de tout l'Ouest Canadien.

Elles deviendront vite un petit Chicago. Cette année elles vont doubler leur capacité.

Que l'on embrasse du regard le territoire qui s'étend au Sud de la rue Marion. Combien y en a-t-il de *Crescentwood* possibles de ce côté?

Nous avons ici tout ce qu'il faut pour bâtir une cité industrielle et résidentielle de premier ordre.

Le Canada ne saurait se développer sans que Winnipeg ne progresse, Winnipeg ne saurait progresser sans entraîner Saint-Boniface dans le mouvement. Il y aura ici un Greater-Winnipeg, comme il y a un Greater Montreal, un Greater New-York, un Greater Chicago.

La propriété de Saint-Boniface est appelée à prendre subitement une valeur extraordinaire. Sa situation seule en serait le gage assuré.

Mais quand, nous dira-t-on, viendra cet âge d'or?

Dieu seul le sait évidemment; mais selon toutes prévisions humaines et sagement raisonnées, nous pouvons repondre : Bientôt.

Les crises n'ont qu'un temps et la violence de celle-ci est l'assurance de l'activité de la reprise des affaires, une fois la paix conclue.

Les taxes! dira-t-on encore.

C'est vrai, elles sont élevées et lourdes à porter au milieu de la dépression générale.

Mais est-ce là une raison de perdre confiance?

D'abord nous ne sommes pas les seuls à payer taxes. L'histoire est ici la même que dans toutes les villes du Canada, et si l'on prenait la peine d'étudier la situation des autres, l'on découvrirait peut-être que nous ne sommes pas dans une situation particulièrement difficile, et que, au contraire, beaucoup d'autres villes canadiennes se trouvent dans un état encore plus pénible que nous.

De plus, avouons que ces taxes nous les avons voulues nous-mêmes un peu.

Nous avons voulu, comme les autres, avoir nos rues pavées, nos égouts, notre système d'eau, nos boulevards, toutes les améliorations modernes. Ces commoditées ne s'acquièrent pas sans qu'il en coûte.

Avons-nous été trop vite? C'est possible, c'est peut-être même certain. Mais enfin, avons nous fait pire que les autres? Nous ne croyons pas.

Nous avons une ville absolument moderne, nous sommes prêts à satisfaire tous ceux qui voudront s'établir chez nous: industrie, commerce, résidence, il y a place pour tout.

L'on nous répondra que tout cela ne règle pas le coût d ela vie, et ne paie pas les comptes courants.

C'est vrai malheureusement.

Mais si chacun veut faire un examen de conscience, il sera forcé d'admettre que même actuellement bien des économies pourraient se faire, qui aideraient énormément à payer vivres, comptes et taxes.

Ce qu'il faut aujourd'hui et ce dont nous voudrions convaincre tous nos compatriotes, c'est la nécessité de faire l'impossible pour conserver chacun sa propriété.

Où qu'elle soit située, cette propriété a une valeur intrinsèque énorme, et si aujourd'hui elle n'est pas vendable, parce qu'il n'y a pas de marché, le jour n'est pas loin où l'on pourra facilement se rendre compte des avantages qu'elle possède.

Personne ne peut avoir de doutes sur l'avenir du Canada.

La province du Manitoba est au centre de la Puissance. Le commerce de l'Est à l'Ouest, du Pacifique à l'Atlantique doit passer par ici. Winnipeg sera le grand centre distributeur de tous les produits canadiens et étrangers. Saint-Boniface est au centre de tout cela et à moins que l'on creuse des fossés tout autour et que l'on bâtisse des ponts pour sauter pardessus, Saint-Boniface doit être dans quelques années le morceau de terre qui aura le plus de valeur.

Heureux seront alors ceux qui auront pu conserver le titre de leur propriété; les acheteurs ne manqueront pas, le sonnant non plus.

Faudra-t-il alors vendre et s'en aller? Non.

Nous nous déplacerons un peu, voilà tout.

En partant de la cathédrale l'espace est grand du côté de l'Est et du Sud, les sites sont beaux et il y aura place pour faire une ville magnifique, bâtie des résidenses superbes et habitée par une population heureuse.

Ne laissons pas décrier Saint-Boniface, et ne donnons pas raison aux prophètes de malheur qui s'évertuent à vouloir nous convaincre que Saint-Boniface n'est pas destinée à la prospérité.

C'est une idée fausse, qu'il faut combattre.

Quelques uns la partagent honnêtement; nous croyons qu'ils font erreur.

D'autres ont intérêt à la propager; plus ils débineront Saint-Boniface, plus ils réussiront à faire croire à nos compatriotes que c'est une place délaissée, plus ils seront assurés d'un bon placement pour eux-mêmes.

Le maquignon qui veut acheter un cheval bon marché s'évertue d'ordinaire à en montrer les endroits faibles.

Ne nous laissons pas prendre à ces menées. Nous avons en mains un bel héritage, gardons-le.

Nous aurions dû peut-être dire, dès le commencement, que nous n'avions pas la prétention de faire ici une étude complète de la question. Nous ne faisons que jeter sur le papier, au fil de la plume, les idées qui nous viennent à la pensée; il faudrait des pages pour énumérer toutes les ressources que nous possédons et, présenter le sujet dans tous ses détails.

Nous nous bornerons à rappeler à nos concitoyens, que Saint-Boniface est la métropole française et catholique de l'Ouest.

Nous devons avoir foi en notre ville.

La description serait longue, de nos institutions de charité et de nos maisons d'éducation.

Notre cathédrale est assise sur un roc solide et doit vivre des siècles.

Un grand nombre de nos concitoyens sont nés ici, la plupart ont passé leur jeunesse et fait leur éducation à Saint-Boniface. Les vieux ne sauraient quitter la place sans éprouver des regrets. Nous nous devons à nous-mêmes, à nos enfants, à notre nationalité de tenir bon et ferme.

Saint-Boniface est une forteresse que nous devons garder et dont nous devons nous-mêmes diriger le développement et le progrès.

Soyons frères, tenons-nous.

Ceux qui représentent nos intérêts à l'Hôtel de Ville ont plus qu'une oeuvre ordinaire à accomplir.

Il y a là oeuvre nationale.

Certes, la critique est permise, mais que cette critique soit charitable, plutôt qu'acerbe.

Tâchons de leur donner des conseils fraternels, plutôt que de chercher continuellement leurs petits défauts.

Que de leur côté nos échevins se rendent bien compte qu'ils occupent aujourd'hui dans l'histoire de Saint-Boniface, le poste le plus responsable et le plus gros de conséquence qui s'est jamais vu dans les annales de la cité; qu'ils prennent eux aussi en bonne part les suggestions qui pourront leur être faites.

Les temps sont difficiles, mais pas plus pour nous que pour les autres.

Plus que jamais le véritable esprit civique doit se développer chez nous.

Travaillons et préparons-nous en vue de l'avenir.

Soyons confiants, ne doutons pas du succès et agissons en conséquence.

Nous ne sommes pas millionnaires, personne, mais n'attendons pas de l'être pour nous croire heureux.

Ça serait vraiment trop long, et le calcul serait faux.

Pour l'heure, gardons et protègeons nos biens. Ça sera, croyons-nous, la politique la plus sage.

De même que nous croyons très juste que ceux qui sont au front pour défendre nos libertés, soient protégés dans leurs droits de propriétés; de même nous croyons qu'il serait juste aussi que ceux qui auront peiné durant ces années de crise pour conserver leurs propriétés de famille, trouvent protection auprès des autorités municipales, afin de ne pas être exposés à se voir dépouiller à tout jamais, par le spéculateur plus fortuné ou par le profiteur de guerre, de leurs résidences, pour la conservation desquelles ils auront pendant longtemps fait des sacrifices immenses.

S'il est vrai que les grandes compagnies ne sont pas sensées avoir de coeur il ne doit pas en être ainsi des corps municipaux. Ceux-ci représentent directement le citoyen, le pauvre comme le riche, ils doivent avoir une âme.

La première chance de rachat, même après que le terrain est devenu propriété de la municipalité, devrait être donnée au vieux propriétaire qui l'a payée et entretenu pendant longtemps—même s'il faut pour cela, aviser à des lois spéciales qui en temps ordinaire ne seraient peut-être pas pratiques, mais qui en temps de guerre, peuvent n'être que justes et strictement en accord avec les principes de la simple charité humaine.

M. L'ABBE O. CORBEIL

C'est avec un profond regret que nous apprenous la mort de M. l'abbé Corbeil décédé à La Tuque, Province de Québec.

M. Corbeil avait un beau et riche caractère. Joyeux et sympathique il savait se faire aimer et son apostolat était fructueux.

Animé du zèle du missionnaire il se rendit jusqu'au Yukon pour évangeliser les populations les plus éloignées.

Il desservit plusieurs paroisses au Manitoba, entre autres, Saint-Adolphe et Fisher Branch. Il fut vicaire à la cathédrale de Saint-Boniface et missionnaire colonisateur pour l'Ouest Canadien.

C'était un patriote dans toute la force du mot, un bon prêtre, un dévoué curé, un zèlé missionnaire, un ami sincère.

Nous avons eu l'avantage de pouvoir apprécier personnellement sa chaude et bonne amitié et la nouvelle de sa mort nous cause une vive douleur.

Il meurt jeune, mais sa vie a été consacrée à l'oeuvre du Seigneur.

Nous ne savons pas si nous commettons une indiscrétion, mais il fut même journaliste à ses heures. Il rédigea *"Le Manitoba"* il y a déjà bien longtemps et c'est de ses mains que nous avons reçu le journal, qu'il dû quitter pour se consacrer au salut des âmes.

La population française et catholique de l'Ouest lui doit une prière et nous offrons à sa famille l'expression de nos plus vives sympathies.

M FRANCOIS VEUILLOT

(*Le Soleil*)

M. François Veuillot, faisant hier ses adieux à l'Université Laval, a fait une conférence sensationnelle.

Il a répondu de façon définitive comme on le verra dans le compte rendu assez exact que nous donnons, à tous ceux qui critiquent notre langue et prétendent que nous parlons un "patois".

De cela nous remercions du fond du coeur M. Veuillot. Il nous a fait plaisir.

En resumé monsieur Veuillot a fait une conférence remarquable que nos lecteurs voudront conserver à côté des belles pages que son oncle Louis Veuillot écrivait naguère sur les zouaves canadiens.

Monsieur le notaire Sirois, président de l'Institut, présente le conférencier avec une sobriété classique. Venu au pays, dit-il à M. Veuillot, au milieu d'une crise tragique, vous avez su comprendre les causes profondes du conflit qui sépare ici deux grandes races. Vous n'aurez pas été induit en erreur, comme tant d'autres, par une analyse insuffisante. Puis, faisant allusion à l'article écrit par monsieur Veuillot dans l'"Action Catholique", le président de l'Institut accueille éloquemment, iui aussi, cette "Nouvelle Amitié".

M. FRANCOIS VEUILLOT

Monsieur Veuillot s'excuse brièvement du contretemps de la veille, et remercie avec effusion de tous les témoignages de bienveillance qu'on lui a donnés. Ils ne sont que la preuve, dit-il, d'une amitié que je ressens moi-même et dont je vous donne ici l'expression très sincère.

C'est de ma part, et sur ma demande que vous êtes réunis ce soir. Il était facile d'apprendre les contours de votre pays, sa géographie immense. Mais il était plus difficile de prendre la mesure de votre âme, car c'est pour cela que je suis venu! Il fallait l'approcher de très près, cette âme, en pénétrer toute la profondeur et en discerner les intimités.

A Paris, je croyais déjà vous avoir bien jugé et bien compris. Mais je me trompais. J'avoue que je n'avais pas apprécié assez haut la valeur de l'âme canadienne, qui a des profondeurs insoupçonnées. Semblable à ces immenses plaines de l'ouest qui s'étendent à perte de vue, et qui, à chaque pas qu'on fait, nous révèlent des trésors et des richesses nouvelles. Aussi, c'est pourquoi j'ai le regret, après être resté quatre mois chez vous au lieu de quelques semaines, jai le regret de ne pouvoir rester encore davantage.

Pour toutes les amités accueillantes que j'ai trouvées ici, je tiens à vous exprimer ma gratitude. Elle se traduira ce soir par l'exposé de mes impressions.

Et au risque de nous faire croire qu'il veut surtout se montrer aimable et reconnaissant, monsieur Veuillot dit qu'il garde le souvenir de l'accueil cordial et bienveillant qu'on lui a fait partout. Il a encore eu la joie de voir s'ouvrir nos foyers à l'hospitalité si délicate, si chaude, qu'il s'attendait toujours à voir une porte s'ouvrir, et sa femme entrer avec ses enfants, tant il se trouvait chez lui. Il a été touché de voir encore l'admiration que nous avons conservé pour les grands écrivains français et les grands défenseurs de l'église, et en particulier pour Louis Veuillot, l'ancêtre, et que nous considérons comme faisant partie du patrimoine national.

"Je suis venu, s'écrie-t-il, vous parler de la France catholique. Et je l'ai retrouvée ici, vivante et agissante'.

"C'est votre âme que je cherchais. Il est vrai qu'on a regretté devant moi que je ne sois pas venu en été. Sans doute vos riches ombrages et vos moissons opulentes m'auraient rappelé des paysages familiers. Les spectacles pittoresques de votre terre m'auraient fait songer à la Bretagne à la Normandie. Et pourtant j'ai aimé votre grand fleuve qui, en ce temps de l'année, est devenu un grand chemin de neige et de glace, et vos prairies qui dorment comme de grandes mers immobiles et blanches. Et tout cela brillait sous un soleil au reflet incomparable... Mais tout cela n'était que l'accessoire. Je venais chercher votre âme, et je crois l'avoir trouvée! Je m'en étais fait un idéal qui est dépassé en réalité.

"J'ai vu fondre comme neige au soleil les obscurités et les malentendus sous le clair regard de votre franchise et le chaud amour de votre coeur".

M. Veuillot résume ses impressions en une formule connue : "J'ai touché ici la vocation française dans le Nouveau-Monde. J'ai senti la mission de la race des Francs à travers le monde. Ce n'est pas qu'elle réclame le monopole de l'apostolat. Mais depuis les jours de Clovis, nous sentons bien qu'elle a été choisie par Dieu pour être l'apôtre de l'évangile. Et dans les jours sombres l'Eglise s'appuie sur elle, comme une mère sur son enfant. C'est pour vous un héritage que vous avez conservé par un dessein et un secours de la Providence. La vocation française on la lit ici à découvert. Je pourrais reprendre le mot d'un prêtre belge : "La Providence, je ne peux pas dire que j'y crois; je la vois!"

C'est une histoire providentielle que la vôtre; c'est le miracle de la conservation française. Ce n'est pas le premier miracle; il y a eu celui de Tolbiac, celui de Domremy, de Paray-Le-Monial, à l'aurore des temps nouveaux, il y a eu, enfin, le miracle de la Marne où la race s'est retrouvée et s'est perpétuée.

Mais il n'en est pas de plus beau que le miracle canadien.

Votre histoire échappe aux possibilités humaines et aux précédents historiques. Dieu n'a pas voulu que le peuple canadien subit les conditions ordinaires de l'Histoire. Il a fait ici un miracle permanent, et ce n'est sûrement pas sans dessein.

Ce miracle, je retrouve à trois signes, qui marquent bien, je crois, votre physionnomie :

1—La conservation de votre langue;
2—Votre attachement à cette langue;
3—Et votre fidélité à la religion de vos ancêtres.

NOTRE PATOIS?

Relevant les critiques qu'il a entendues, M. Veuillot dit: on prétend que votre langue est déformée par des expressions de patois, que vous faites des anglicismes dans les mots et dans vos tournures de phrases, et enfin que votre accent n'est pas français.

Et d'abord votre patois!... J'ai la prétention de savoir mon français, déclare M. Veuillot au milieu du silence anxieux qui s'établit dans la salle. Or, après avoir eu des centaines de conversations avec des gens de toutes les classes, voici ma réponse : "Pour dire que vous parlez un patois, il faut, ou bien ne pas savoir ce que c'est qu'un patois, ou bien ne vous avoir jamais entendu".

"Certains paysans de France parlent le patois; je les ai entendus, mais je vous assure que ce n'est rien de pareil. Vous avez des mots, des expressions de terroir qui ont pu m'étonner, mais qui ne m'ont jamais choqué. Le terroir est une survivance : le patois, au contraire, est une déformation.

"Vous avez gardé certaines expressions du vieux français. Mais ce n'est pas là un signe que vous êtes mauvais Français. Cela signifie, au contraire, que vous vous souvenez mieux que vous n'avez pas voulu perdre une parcelle du trésor que vous avez emporté de France".

On dit encore que vous employez des anglicismes. Mais c'est moins dans les tournures que dans l'acceptation de certains mots français. Mais je sais qu'on travaille chez vous à épurer la langue, et c'est très bien.

Mais seriez-vous pour cela moins bon Français? C'est un grand défaut aussi chez nous. Et M. Veuillot continue avec verve : "Comment pourriez-vous reprocher aux Canadiens français de faire des anglicismes vous qui dites un "sportsman" et une "gentleman", parce que vous êtes une peu "snob". D'ailleurs, vous ne pouvez sortir, sans faire du "footing". Vous ne pouvez aller en soirée sans votre "smoking", peut-être pas même un "five-o'clock". Vous qui n'allez jamais à la mer sans prendre un "sleeping", ce n'est sûrement pas à vous à faire ce reproche!"

Mais sur bien des points, continue le conférencier, vous défendez mieux le français que nous. Ainsi j'aime mieux votre chaise berçante que notre "rocking-chair" je préfère des pardessus au "snow-boots".

CHAR OU TRAMWAY?

Et M. Veuillot ajoute même, ce qui fit bondir ceux qui se croient des puristes : "J'aime mieux monter dans votre char, que dans un "wagon" ou un tramway"!

Le conférencier donne le sage conseil de chercher toujours à épurer notre langue. Après cela, soyez tranquilles, dit-il. Si vous parliez parfois un mauvais français, ce serait signe que vous copiez la France jusque dans ses défauts!

"L'ACCENT"...

On dit encore que vous n'avez pas l'accent français. Il faudrait d'abord qu'on me définisse ce que c'est que l'accent parisien. Je sais que l'accent l'accent parisien. eJ sais que l'accent diffère dans le langage qu'on parle au faubourg St-Germain et à Menilmontant et sur la Butte. Et l'accent normand, l'accent alsacien n'est pas le même non plus.

Il y a peut-être l'accent canadien. Et c'est l'accent d'une autre province de France.

Le conférencier demande pardon aux Gascons et aux Marseillais s'il y a moins de différence entre la langue que nous parlons, et celle de Paris, qu'entre celle-ci et la leur. On ne trouve pas ici ces sons aigus et redondants qu'on entend à "l'intendance" à Bordeaux, ou sur la "Cann'bierr" à Marseille...

Aussi bien dans votre langage, que dans les idées qu'il exprimait, j'ai retrouvé ici la vieille France, déclare monsieur Veuillot au milieu des applaudissements satisfaits.

Et parlant bien votre langue, vous avez le droit de la défendre. Elle est le parchemin vivant de vos aïeux, votre titre de noblesse. En la défendant, vous défendez, il me semble, toute la vieille France. Ce qui m'a frappé, c'est l'identification qu'il y a en vous du Canada et de toute la vieille France depuis Clovis jusqu'à Champlain, et dont vous êtes les représentants légitimes et autorisés.

Vous avez raison de vouloir la conserver au petit enfant de l'Ontario, car ce que vous défendez en lui, c'est 14 siècles d'histoire au cours de laquelle cette langue s'est formée et enrichie; c'est la patrimoine de 40 millions de français. Tout cela vient se résumer sur les lèvres du petit garçon de l'Ontario, l'héritier légitime de 14 siècles d'histoire, et le frère de quarante millions de français.

Cet attachement fait le fonds commun de vos pensées. Vous êtes vielle France! En dépit de vos divergences et des contradictions, on retrouve chez vous tous le fonds commun de l'idéal français.

Monsieur Veuillot termine en digressions étrangères, mais nons sans avoir très bien dit que l'heure approchait ou le peuple canadien aura à remplir sa grande destinée. Il devra garder la vocation de la race française en Amérique. Et pour cela il lui propose de profiter de la douleureuse expérience de la France, puis de garder contact avec la meilleure France.

Cela devra se faire au milieu de l'Union. Nous remporterons ainsi les victoires du droit contre la force, et aussi d'autres victoires pacifiques.

Saint-Norbert

Lundi, le 18 courant à 7.30 heures du soir aura lieu au couvent de Saint-Norbert une séance dramatique et musicale à l'occasion de la fête patronale du Rév. G. Cloutier, curé de Saint-Norbert.

L'HORLOGE DE GRAND'MERE

C'est une horloge en châtaignier,
Un long coffre à la mode antique,
Que dût longuement travailler
Quelque Michel-Ange rustique.

...Oh! combien cela me charmait,
Quand j'étais tout petit, de suivre
La mort des heures, que rythmait
L'énorme balancier de cuivre!

Car, vraiment lorsque près d'un seuil,
On contemple une horloge close,
Elle a tout l'air d'un long cercueil
Où le temps, qui n'est plus, repose.

La première heure que chanta
L'horloge de sa voix profonde,
Fut celle où grand'maman jeta
Son premier cri dans ce bas monde.

...Et la femme en âge avançait,
Devenait maman, puis grand'mère,
Et l'horloge aussi vieillissait,
A tant sonner l'heure éphémère.

Et grand'maman, allait, venait,
Chaque jour de plus en plus frêle;
Et l'horloge sonnait, sonnait,
D'une voix de plus en plus grêle.

Quand de grand'maman la raison
Sembla pour toujours endormie,
L'horloge, à travers la maison,
Sonna l'heure pour la demie.

Et gand'maman, dans son lit clos
Agonisa, puis se tint coite;
Et ce fuent de longs sanglots
Que pleura l'horloge en sa boîte.

Enfin, dans le lit un soupir...
Et le grand balancier de cuivre
S'arrêta d'aller et venir,
Quand grand'maman cessa de vivre...

Et grand mère auprès des élus
Est montée avec allégresse;
Et l'horloge ne sonna plus;
Elle est morte aussi de vieillesse.

Morte à jamais! C'est vainement
Qu'un grave horloger l'interroge:
C'était le coeur de grand'maman
Qui battait dans la vieille horloge!

Théodore BOTREL.

"LE CROISE"

Bulletin du Comité permanent de la Langue française; Echo du Ralliement catholique et français en Amérique.

Sommaire de la livraison de mars VTVR

CROISADE ANTIMACONNIQUE. — *S. Michel contre Lucifer.* —LA LUTTE CONTRE LA LEGION SATANIQUE. — *L'exemple de la Belgique: LES BELGES ET LA MACONNERIE.* — *Rappels aux principes: POUR LA JUSTICE ET POUR LE DROIT.* — *Notre vrai supériorité:* S. E. le Cardinal Bégin; *La pierre d'assise de notre race:* Mgr L.A. Paquet; *Le véritable ennemi du Canada français:* R. P. Louis-Lalande, S. J. — *Patriotisme religieux:* Mgr Ignace Bourget. L'ACTION FRANCAISE EN AMERIQUE. *Dans l'Ouest:* Notre groupe manitobain. Ceux de la Saskatchewan. *Chez nos gens des Etats-Unis:* Fédération catholique franco-américaine. — PAGES A GARDER. *La France catholique nous soutiendra.* —CONSEIL DU PAPE.—AU SERVICE DES INTERETS FRANCAIS: *Observations et bons conseils:* Le salut par nos ennemis: *Edouard Montpetit.* Son droit constitutionnel: *Hon M. Thomas Chapais.* Comment nous cultivons "l'ignorance". *Les Cloches de Saint-Boniface.* —REGNE SOCIAL DU SACRE COEUR DE JESUS: *L'Intronisation au Canada.*—PRESSE CATHOLIQUE: *Officiel* de la L. P. C.: Reconnaissance confraternelle; Hérauts du Pape.—DELIVREZ-NOUS DU MAL!... — POUR L'UNITE NATIONALE: *Arguments et témoignages d'origine anglaise:* Leur chauvinisme compromettant: le *Chronicle*; La faute n'est pas au Canadien français: *J.-A. Whitaker.—Une religion diabolique.*—Religion et patriotisme: *Sir A.-B. Routhier.* — L'erreur de l'insensé: *Cicéron.*

Prix de l'abonnement au *Croisé*; personnel, 50 sous par an; collectif: 4 numéros, ou plus, à la même addresse, 25 sous chacun. Adresse postale: No. 126. Casier, Québec.

AU CLUB "LE CANADA"

Les prix à la partie de whist habituelle de vendredi dernier ont été gagnés comme suit: Dames: un vase à fleurs, don de M. J. Dumas, Mlle R. Dumoulin; consolation: Mme V. Bernuy. Messieurs 200 cartes de visite, don de J. T. Bragg Printing Co., M. J. Chenier. Consolation, M. C. Cinq Mars. Tombola: un casse-noix, don du club, M. A. H. de Trémaudan.

Le jeu de l'éteignoir" a amusé la société pendant un bon moment. Dames, demoiselles et messieurs ont essayé tour à tour d'éteindre une simple chandelle: chose étrange, très peu y ont réussi... dans les règles. Le jeu de Vendredi prochain sera particulièrement divertissant.

Parce que le dimanche le 24 mars, quatrième dimanche du mois, est celui des Rameaux, la soirée mensuelle littéraire et musicale du club à été avancée de huit jours et aura lieu, par conséquent, dimanche prochain, à l'heure habituelle 8h. 30.

Suit le programme, arrangé comme les précédents, par M. R. Zanettin, président du comité des Arts et Littérature:

Programme, dimanche ,17 mars —1. Discours du président; 2. Causerie: "Vers les sommets", M. le Sergent Charette; 3. Solo de piano, Mlle M. T. Goguillon; 4. Chant, M. H. Beaudry; 5. Solo de piano, Mlle Lemieux; 6. Chant, Mlle Beauchemin; 7. "Un mari pour 3$ centimes", comédie en un acte. Ravinel, M. R. Zanettin, Celestin, son domestique, H. B. Le Frane.

Communiqué.

Renseignements généraux sur le Théâtre Walker

Les soirées commencent à 8.30 hrs
Les matinées à 2.30 hrs.

Les billets sont en vente au bureau du théâtre, de 10 hrs. a.m. à 10 hrs. p.m. Le téléphone pour billets réservés est: 2520 Garry; les billets sont retenus jusqu'à 6 hrs. p.m. seulement; les vestiaires sont situés côté droit du foyer, au premier; du côté gauche au balcon; les manteaux y sont gardés par les femmes de service.

Nos abonnés en retard voudront bien nous faire parvenir sans plus de délai les montants qu'ils nous doivent pour le service du journal.

RURAL MUNICIPALITY OF

DE SALABERRY

School District of Levis No. 1005

Notice is hereby given that By-Law No. 1 of the School District of Levis No. 1005, which has been passed by the Trustees of the said School District, will be submitted to a vote of the ratepayers of the said School District entitled to vote thereon at the time and place hereinafter mentioned. The object of the said By-Law is to authorize the Trustees of the said School District to borrow the sum of two thousand and five hundred dollars at the rate of seven per cent per annum, payable in fifteen yearly annual instalments, for the purpose of erecting a new school house.

A vote of the electors entitlde to vote thereon, will be taken on Saturday, the 13th day of April 1918, beginnig at the hour of five o'clock in the forenoon and closing at the hour of five o'clock in the afternon of the same day at the school house of Levis, on section 18 in Township 5 Range 3, East, ni Manitoba.

The Reeve will be at the office of the Secretary-Treasurer at St. Pierre, Manitoba, on the 8th day of April 1918, at the hour of one o'clock in the afternoon to apoint persons to attend at the Polling place, and also at the final summing up of the votes by the Secretary-Treasurer.

The Secretary-Treasur of the said Municipality shall be at his office in St. iPerre, on Monday the 15th day of April 1918, at hour of one o'clock in the afternoon to sum up the numbers of votes given for and against the said By-Law.

Dated at St. Pierre, Manitoba the 8th day of March 1918.

PAUL CHENARD,
Secretary-Treasurer.
Municipality of De Salaberry.

18—20.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

Demande d'application pour divorce

Avis est par la présente donné que Mary Clay Ewart, de la Cité de Winnipeg, dans la Province de Manitoba fera application au Parlement du Canada a sa prochaine session d'un acte de divorce avec son mari, Allan Campbell Ewart, de la Cité de Winnipeg, avocat, pour adultère et désertion.

Daté à Winnipeg, dans la province de Manitoba, le 11ème jour de décembre A.D. 1917.

MARY CLAY EWART,
Par Hough, Campbell et Ferguson.
6-15 Son avocat.

AVIS

Images pieuses pour Noël sur réception de $1.00 mandat de poste, nous enverrons n'importe au au Canada, poste payée, prêt à encadrer les quatre images suvantes: Sacré-Coeur de Jésus, Sacré-Coeur de Marie, la Sainte Famille, l'Ange Gardian.

Les images sont superbement finies en carbon brun; 16x20 pouces.

Pleine valeur pour l'argent. Vous ne serez pas désappointés. Envoyez votre ordre.

Adresse:
CATHOLIC SUPPLY CO.
Publishers of Catholic Pictures.
46, St-Alexandre, Montréal, Qué.

CLEMENCEAU A DIT : "ILS NE PASSERONT PAS!"

La France a célébré l'anniversaire de la protestation des représentants de l'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale. — Magnifiques discours de MM. Pichon et Deschanel.

(L'Evénement)

Paris.—La France a célébré solennellement l'anniversaire de la protestation des représentants de l'Alsace-Lorraine à l'assemblée nationale le 1er mars 1871 contre l'annexion de ces deux provinces à l'Allemagne.

Dans l'après-midi, à la Sorbonne, en présence du président Poincaré et sous la présidence de M. Pichon, ministre des affaires étrangères, de nombreux discours furent prononcés. Des déclarations furent faites au nom des Alsaciens par M. Jules Siegfried, ancien ministre et au nom des Lorrains, par M. Maurice Barrès, député. La protestation des députés d'Alsace-Lorraine a été lue par M. Henri Welschinger, membre de l'Institut.

Voici quelques extraits du discours de M. Pichon :

"L'attachement de l'Alsace-Lorraine à la France a d'autres fondements que ceux que lui assignent le porte-parole de la Prusse et la maison Hohenzollern. A écouter le chancelier actuel d'Allemagne, ce seraient "des pays purement allemands" qui auraient été enlevés à leurs possesseurs légitimes "par une oppression qui se serait continuée pendant des siècles jusqu'au jour où la Révolution française se serait attribuée ce qui manquait au vol commis antérieurement." Etonnante façon d'écrire l'histoire et qui aurait lieu de stupéfier si elle n'émanait des successeurs de l'homme qui a falsifié la dépêche d'Ems et du chef du gouvernement qui, ajoutant l'insulte au parjure, et le cynisme de dénoncer la Belgique comme avant rendu nécessaire l'invasion de son territoire par un complot d'agression contre les violateurs de sa neutralité.

M. Pichon lut alors la lettre écrite, par Guillaume 1er à l'impératrice Eugénie le 26 octobre 1870, dans laquelle le roi de Prusse veut la cession de l'Alsace-Lorraine simplement comme mesure de précaution contre la France.

Le ministre des affaires étrangeres donna ensuite connaissance du document portant la signature de Bethman Hollweg, dans lequel ce dernier demande comme garantie l'occupation par l'Allemagne de Toul et de Verdun, même dans le cas où la France resterait neutre dans la guerre entre l'Allemagne et la Russie.

M. Pichon termina ainsi :

"Voilà comment l'Allemagne voulait la paix à l'heure où elle déclarait la guerre. Voilà comment elle est sincère en prétendant que nous l'avons contrainte à prendre les armes pour sa défense, voilà de quel prix elle entendait nous faire payer notre bassesse, si nous avions eu l'infamie de lui livrer la Russie, notre alliée, et de renier notre signature comme la Prusse renia la sienne en déchirant le traité de la Belgique. Elle commençait par exiger pour assurer d'accord avec nous, la consommation de son crime, la cession de deux de nos forteresses les plus chères et les plus glorieuses dont l'une conquit depuis par l'héroïsme de ses défenseurs le surcroît d'un renom immortel.

"Qui peut dire où elle se serait arrêtée si nous avions été assez vils pour nous laisser prendre à l'amorce grossière de son ignominieuse perfidie? La cause est entendue, messieurs. C'est en vain que par des falsifications ou des omissions de documents qu'enregistra l'histoire, les provocateurs de la guerre essaient de se dérober au tribunal des peuples et au jugement de la postérité. Pendant que se produisaient à Bordeaux les discussions tragiques dont nous commémorons l'anniversaire, un groupe de membres de l'assemblée nation, parmi lesquels je relève les noms de Victor Hugo, de Quinet, de Louis Blanc, de Schoelcher, de Carnot, de Henri Brisson, de Lockroy, de Floquet, d'Edmond Adam et dont M. Clemenceau demeure aujourd'hui le seul survivant", disait dans une adresse aux élus des départements annexés "quoi qu'il arrive vous resterez nos compatriotes et nos frères. La république vous promet une revendication éternelle."

"Cet engagement a pris avec le temps un caractère d'universalité que ses auteurs n'auraient pu prévoir au moment où ils l'ont contracté. Ce n'est plus seulement la représentation nationale française qui dit à l'Alsace-Lorraine "vous ferez retour à votre patrie", c'est dans sa totalité la grande coalition formée pour barrer la route aux perturbateurs de la paix mondiale et pour fournir sur le droit l'organisation internationale des peuples libres, c'est la voix de l'ancien et de nouveau monde, de l'Orient et de l'Occident, voix vengeresse et prophétique qui domine le tumulte des batailes et qui, forte du sentiment unanime des âmes où règne la justice, signifie aux puissances de mort en lutte contre les puissances de vie, l'impossibilité de prétendre à une victoire qui serait une déroute pour l'humanité."

Voici quelques passages de la conclusion du dicours de M. Deschanel à la même cérémonie à la Sorbonne.

"La question de l'Alsace-Lorraine n'est plus seulement une question franco-allemande. Elle est devenue un question internationale. En effet, si l'Allemagne demeurait maîtresse de nos routes d'invasion, si ses formidables moyens d'ataque restaient concentrés à quelques journées de Paris, si d'autre part la plus grande trahison de l'histoire lui assuraient la domination de l'Europe orientale, la terreur militaire qu'elle exercerait sur le monde serait telle, le joug serait si intolérable que l'humanité au lieu de clore l'ère des grandes guerres, la rouvrirait.

"Mais il s'agit aussi d'un problème moral et d'un problème de droit. C'est pour cela que la question de l'Alsace-Lorraine est devenue question universelle."

M. Welschinger, après avoir lu la déclaration des députés protestataires du 1er mars 1874, s'écrie :

"Français qui venez d'entendre répéter les augustes serments du 17 février et du 1er mars 1874, croyez-vous que les Alsaciens-Lorrains qui les on si fièrement tenus aient besoin de les enouveler aujourd'hui pour attester qu'ils sont et demeureront à jamais de coeur, de corps et d'âme attachés et liés à la France, c'est-à-dire à la mère patrie?

"Ce qu'ils ont declaré, ce qu'ils ont juré deux fois en 1771 à Bordeaux, une troisième fois le 18 février 1874 au Reichstag de Berlin nous suffit et vous approuverez tout ce que nos chers compatriotes disaient il y a 47 ans en ces termes si éloquents dans leur simplicité".

M. Barrès a parlé de la grande indifférence des peuples qui marqua d'abord l'attitude du monde vis-à-vis de nos frères en proie aux Allemands.

"Le monde ferme son coeur aux protestations des captifs, les chancelleries disent "ce sont des faits locaux" et les philosophes politiques "ce sont des faits du passé." Cependant on leur disait avec une dure incompréhension : "Vous êtes heureux de vivre au milieu de la nation la plus savamment organisée que le monde ait jamais vue". Ils repondaient "cette organisation nous opprime. Elle ne développe aucune chaleur de sympathie, elle ignore et méprise nos âmes. Ces durs maîtres ne songent qu'à nous pétrir brutalement comme des matériaux de la grande Allemagne. "Dans leurs mains les sciences se corrompent pour devenir des instruments d'inhumanité".

"Pendant un demi-siècle il y eut sur la Lorraine et l'Alsace un souffle mortel qui forçait les habitants à émigrer ou bien à s'enfermer dans leurs maisons où ils dépérissent. Mais les autres peuples ne voulurent pas s'apercevoir de cette malaria jusqu'à ce qu'elle se fût étendue sur l'Europe et qu'elle eût même passé l'océan.

"Il fallait des coups de canon pour tirer l'univers de cet engourdissement. Aujourd'hui tous les peuples ont juré d'assainir le monde d'une fièvre dont nos civilisations périraient. Tous par là sont devenus des Alsaciens-Lorrains."

Au cours de la cérémonie, l'assistance fit une ovation indescriptible à M. Clemenceau et demanda à entendre le président du conseil.

Le premier ministre refusa d'abord de parler puis se rendit devant l'insistance de l'auditoire et dit : "Je n'avais pas réclamé l'honneur de parler aujourd'hui, vous avez eu toutes les satisfactions de la parole, moi ma fonction est de me taire et j'agis.

"Les paroles que vous avez applaudies, il faut maintenant les faire vivre dans l'action du combat contre les pires ennemis de l'humanité.

"J'étais, il y a quelques jours au front. Je vous apporte de nos grands soldats la parole qui court sur toutes les lèvres et qui fait bondir tous les coeurs "Ils ne passeront pas". Cela dit, que pourrais-je ajouter? Nous sommes fiers d'être un peuple de haut idéalisme mais les plus nobles sentiments de l'homme, les plus beaux sentiments qui font sa grandeur se payent chèrement au rude contact des peuples ennemis par des douleurs et des sacrifices qui porteront pour nos fils les plus belles récompenses de l'histoire".

LOI CONCERNANT LES HOMESTEADS DANS L'OUEST

Toute pesonne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de 18 ans, qui au commencement de cette guerre était et est depuis demeuré sujet britannique ou d'une puissance alliée ou neutre, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Aberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais non à une sous-agence, à certaines conditions. Devoir: Un séjour de six mois sur ce terrain et sa mise en culture chaque année au cours de trois ans.

Dans certains districts un colon peut se procurer par préemption un quart de section contigu. Prix: $3.00 de l'acre. Devoir: Résidence de six mois chacune des trois années suivant l'obtention de la patente et mise en culture de 50 acres supplémentaires. On eut, moyennant certaines conditions, obtenir une patente de préemption aussi rapidement qu'une patente de homestead.

Un colon ayant obtenu sa patente de homestead et ne pouvant obtenir une préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix $3 l'acre. Devra y résider six mois dans chacun des trois ans, cultiver 50 acres et bâtir une maison valant $300.

Moyennant certaines conditions ceux qui détiendront une entrée pourront faire compter comme temps de résidence leur temps de travail sur la ferme en 1917.

Quand sera annoncé un jour d'entrée de terres du Dominion, les soldats qui auront fait du service outremer et qui auront été honorablement licenciés jouiront d'un jour de priorité pour faire leur entrée à l'agence locale (non pas à la sous-agence).

Ils devront présenter leur certificat de congé définitif.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette réclame ne sera pas payée.

Chez Nous ET autour de Nous

Nous apprenons avec regrets la mort de Mme Joseph Gagné de Saint-Malo. Ses funérailles ont eu lieu à Saint-Boniface ce matin.

Nous offrons à notre ancien concitoyen nos sincères condoléances.

La mort nous a enlevé un brave citoyen dans la personne de M. Albert Contant, propriétaire du Norwood Garage.

Il fut le premier qui fabriqua un aéroplane dans l'Ouest Canadien.

Les ouvriers du pont Provencher en grève depuis quelques jours ont repris leurs travaux jeudi dernier après avoir obtenu ce qu'ils demandaient.

M. et Mme Whiteway de Ashern, Man., sont en visite depuis puis quelques jours chez Mme Elie Genthon, 37, rue Masson.

Grand Banquet Annuel

Mardi dernier a eu lieu à l'Hospice Youville un magnifique banquet, gracieusement offert par les Dames Patronnesses de Saint-Boniface, sous l'organisation très active de leur dévouée présidente, Mme Lemieux.

La Plunkett's Asociated Manufacturre's Luncheon a fourni gratuitement une large part à ce délicieux goûter. Ce repas familial est devenue traditionnel et Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque daigne se faire aussi une tradition de ie présider. Monseigneur Dugas, Monsieur le Curé Jubinville, les dévoués Chapelains de l'Institution, Messieurs le Directeur du Séminaire, Recteur du Collège, Supérieur du Juniorat, et plusieurs autres membres du clergé, honoraient aussi de leur présence ce banquet annuel.

Cette année encore, où la charité a tant à se répandre, ces chers infortunés ont été conviés à une table exquise et abondante, élégamment décorée pour la circonstance. Donner est un besoin pour les bonnes Dames Patronnesses, et leur bonheur est doublé de la joie que procure leur bienfaisance. Le contentement témoigné par le malheureux qui se voit l'objet d'une si délicate prodigalité, est sans doute un éloquent merci, très sensibles au coeur tendre et bon des excellentes Dames de charité; mais il ne saurait suffire aux religieuses qui se nourrissent des mêmes consolations que leurs protégés; elles disent merci en leur nom et prient Dieu de récompenser au centuple la générosité des bienfaitrices qui se plaisent à soulager le pauvre et l'orphelin, ainsi qu'à tous les généreux donateurs qui ont bien voulu contribuer à cette oeuvre de bienfaisance.

SOIREE RECREATIVE

C'est mercredi prochain, le 20 mars à 8 heures 15, qu'aura lieu le concert whist, organisé par l'Alliance Nationale, au profit de l'Association d'Education française du Manitoba, dans la grande salle du collège de Saint-Boniface. Il y aura de nombreux prix, tels qu'une tonne de charbon par M. Amable Toupin, une montre en or, morceau de cristal taillé, etc. Prix du billet 50 sous.

LE MENDIANT

C'est une petite histoie, toute mince et tenue, si mince même, si tenue, que j'ai peur, en la fixant sur le papier avec des mots écrits, de lui ôter sa frêle grâce, sa légère faveur. Pourquoi donc, lorsqu'elle nous fut contée, un soir, dans le décor de luxe compliqué des tables modernes, par la charmante femme qui en est l'héroine, pourquoi fit-elle sur nous tous une sitenace impression qu'elle est devenue, en ce coin du monde parisien, une de ces histoires classiques, patrimoine de chaque groupe de société, auxquelles l'allusion est toujours comprise et bienvenue? Peut-être parce que, comme une attitude, un geste suffisent parfois à nous faire deviner sous le vêtement tout un corps féminin, parfois aussi il ne faut que très peu de mots sincères, dits par une femme, pour lui dévêtir l'amme entièrement.

On avait parlé des sollicitations mysterieuses, aujourd'hui classées et nommées par la science, dont si peu de gens sont exempts, qui poussent invinciblement les uns à compter les fleurs d'un papier de tenture, les volumes d'une bibliothèque, tout ce qui est additionnable sous leurs yeux; d'autres à se donner la tâche, marchant dans la rue le long d'un trottoir, d'atteindre tel bec de gaz avant qu'un fiacre venant derrière eux les ait rejoints, ou que la sonnerie d'une horloge ait sonné son dernier coup; d'autres enfin à s'imposer, chaque soir avant de se coucher, d'étranges pratiques de dispositions d'objets, de visites de placards et de coffres,—toutes les maladies légères de notre cerveau contemporain, miettes de monomanies et de folies transmises d'héritage en héritage, et finalement dispersées dans la vieille humanité toute entière. Et tous, nous confessons nos faiblesses, nos ridicules de maniaques, rassurés par la confession des autres, ravis de les trouver pareils à nous, pires que nous.

Une jeune femme n'avait rien dit : elle nous écoutait, un peu de surprise sur son joli visage paisible, que des bandeaux noirs bien réguliers, encadraient.

On lui demanda :

"Et vous, madame, vous êtes indemne de nos manies modernes? Vous n'avez pas la plus petite misère nerveuse à avouer?"

Elle parut chercher sincèrement dans ses souvenirs. Elle fit "non, non..." de la tête. Nous sentions quelle disait vrai, tant ce qu'on voyait et ce qu'on savait d'elle, son allure reposée, sa renommée d'épouse intacte, la mettaient à part des poupées mondaines qui venaient de confesser leur détraquée.

Sans doute sa modestie s'effraya d'afficher une indemnité si complète quand tout le monde, autour d'elle, avait confessé ses missières. Elle se ravisa :

"Mon Dieu... je ne puis pas dire que j'additionne habituellement des numéros de fiacre ou que je fasse l'inventaire de toutes mes armoires avant de me coucher... Mais pourtant, l'autre jour, j'ai éprouvé quelque chose qui ressemble assez fort à ce dont vous parlez, si je vous ai bien compris... une sorte d'impulsion intérieure, une force qui oblige à accomplir immédiatement un acte indifférent immédiatement un acte indifférent, comme s'il y allait de la vie".

On exigea l'histoire, quelle conta de bonne grâce, avec l'air de s'excuser d'occuper l'attention d'autrui sur une si mine aventure:

"Voici ce qui m'est arrivé, en deux mots... Il y a cinq ou six jours, j'étais sortie avec ma fille Suzon; vous la connaissez, elle a huit ans. Je la menais à son cours, car cette grande personne suit déjà les cours. Comme il faisait très beau, nous avions décidé d'aller à pied, par les Champs Elysées et les Boulevards de la maison donc gaiement, bavardant ensemble, quand, à la hauteur du rond-point, un estropié, assez jeune, se traina devant nous nous tendant la main, sans rien dire. J'avais mon ombrelle dans la main droite; de la main gauche, je relevais ma jupe; je confesse que je n'eus pas la patience de m'arrêter, de chercher mon portemonnaie... Je passai outre sans rien donner au mendiant.

Nous continuâmes à descendre les Champs Elysées, Suzon et moi. La petite avait subitement cessé de parler; et moi-même, sans trop savoir pourquoi, je n'avais plus envie de rien dire. Nous étions à la place de la Concorde que nous n'avions pas échangé une parole, depuis notre rencontre avec le mendiant. Et peu à peu je sentais naître et grossir en moi une sorte d'inquiétude, de malaise, la sensation d'avoir accompli un acte irréparable, d'être menacée, à cause de cela, d'un danger vague dans l'avenir. D'ordinaire, je m'efforce de voir clair au dedans de moi, tant que je peux. J'examinais donc ma conscience tout en marchant "Voyons, me dis-je, je n'ai pas commis une faute bien grave contre la charité en donnant rien à ce mendiant... Je n'ai jamais eu la prétention de donner à tous ceux que je rencontre. Je serai plus généreuse avec le prochain, voilà tout..." Mais tous mes raisonnements ne me convainquaient pas moi-même, et mon mécontentement intérieur augmentait, devenait une sorte d'angoisse: si bien que dix fois j'eus envie de [illegible] retourner en arrière, à l'endroit où nous avions rencontré l'homme. Le croiriez-vous? C'était un mauvais respect humain qui me retenait de le faire, en présence de ma fille. Nous ne valons rien du tout dès que nous agissons en vue du jugement d'autrui.

Nous étions presque au bout de notre promenade, et nous allions tourner le coin de la rue Lafitte, quand Suzon me tira doucement par ma robe pour m'arrêter.

— "Maman, fit-elle.

— "Qu'est-ce que tu veux, mignonne?

Elle fixa sur moi ses grandes prunelles bleues et me dit gravement :

— "Maman, pourquoi n'as-tu pas donné à ce malheureux des Champs Elysées?

Comme moi elle n'avait pas pensé à autre chose depuis notre rencontre; son coeur était oppressé comme le mien; seulement, meilleure que sa mère e tplus sincère, elle avouait son inquietude tout simplement.

Je n'hésitai pas un instant.

"Tu as raison ma chérie, lui dis-je.

Nous avions marché plus vite que de coutume sous l'obsession de notre idée fixe; une vingtaine de minutes nous restaient encore avant l'heure du cours. J'appellai un fiacre, j'y montai avec Suzon, et le cocher partit vers les Champs Elisées active par la promesse d'un pourboire généreux.

Suzon et moi nous nous tenions par la main, et je vous prie de croire que nous n'étions pas rassurés. Si le mendiant allait être

parti? Si nous ne pouvions le retrouver?

Arrivés au rond-point, nous sautons à terre; nous inspectons l'avenue: plus de mendiant. J'interroge une loueuse de chaises; elle se rappelle l'avoir vu; ce n'est pas, dit-elle, un des mendiants habituels du rond-point; elle ne sait pas de quel côté il s'en est allé. L'heure pressait, nous allions repartir, désolés, quand tout à coup Suzon aperçut l'homme assis sur ses talons, derrière un arbre. Il dormait à l'ombre, son chapeau entre ses genoux.

Suzon alla, sur la pointe du pied, glisser une piécette d'or dans le chapeau vide; puis nous retournâmes rue Lafitte. C'était absurde, je sais bien; mais nous nous embrassions toutes ls deux comme si nous venions d'échapper à un grand péril..."

La jeune femme se tut, toute rose d'avoir parlé si longtemps de soi, en plein silence. Nous autres, qui l'avions écoutée religieusement, il nous semblait avoir respiré de l'air pur, ou bu de l'eau très fraîche, à même la source.

Marcel PREVOST.

LES MORTS QUI PARLENT

Ce fut l titre d'un roman prophétique de Melchior de Vogüe et cela doit servir à nous rappeler les deuils, mais aussi les leçons réconfortantes de la guerre actuelle. "Nous ne saurons jamais de quel prix nous aurons payé notre victoire. Notre reconnaissance envers les jeunes hommes qui ont sacrifié à la France les espérances de leur vie n'égalera jamais leur mérite." Ces paroles de M. ErnestLavisse, dites à propos du commandant Joseph Vidal de la Blache, conviennent à tant de héros à l'ennemi qu'il est douloureux, mais intiniment salutaire, de demander à ces morts des leçons de vie intense et féconde. Que de livres tracés à la hâte pour recueillir quelque chose d'eux il fera bon de méditer sur leur tombe. En tête d'une brève mais fortifiante biographie de "Deux frères: André et Pierre de Gailhard-Bancel," M. Pierre de la Gorce a écrit :

"Je ne sais comment parler des chers et glorieux enfants avec assez de tendresse; surtout je ne sais comment leur témoigner assez de respect. C'est que la guerre, en renversant tant de choses, a pareillement interverti la hiérarchie des déférences traditionnelles, et ce sont les vieillards qui doivent le salut à ceux qui ont combattu pour le droit".

Cette vénération reconnaissante, on l'éprouve à parcourir les pages qui nous gardent les paroles et les actes de ces soldats, des martyrs d'une lutte sanglante pour la patrie. Qu'il s'agisse du Carnet intime de guerre d'Amédée Guiard, où Maurice Barrès relève "le soulèvement d'une âme qui s'analyse et qui mesure la destinée humaine au milieu des horreurs," (pages actuelles, No. 112) des billets alertes et savoureux que Léo Latil, un Aixois, écrivait à sa famille, publiés sous le titre : Lettres d'un soldat, (ibid No. 87), ou de la pénétrante étude que M. Léonard Constant a consacré à son ami Henry de Roure, (in-12 de VIII-238 p., Paris, Bloud et Gay), on est baigné de la même atmosphère de calme et bienfaisant héroïsme. Barrès disait de Latil que c'est "un jeune frère de Maurice Guérin, mais pur"; il loue "la fonction du poète," l'une des deux thèses de doctorat que Guiard soutint en Sorbonne" il salue "avec émotion ces deux beaux noms d'hommes d'études morts pour la France" Henry du Roure, Albert Malet, les deux frères Laurentie; il évoque la mémoire du "charmant André Lafon, mort depuis, lui aussi, avec Antoine Ramon," de son collège à Saint-Croix. A. Guiard, est un des "romans les plus vrais et les plus touchants qui, depuis Dickens et Daudet, nous aient raconté les misères et les scrupules des enfants délicats dans les internats."

Mais c'est par leur vie, par leur mort, mieux que par leurs ouvrages, que ces écrivains méritent la reconnaissance et la déférente admiration des générations pour le salut et l'instruction desquelles ils sont tombés. Leurs convictions, leurs conduite intime, la hauteur de leurs vues avaient préparé, mûri d'avance, ce trépas qui doit être plus fructueux encore que plein de gloire, perdus qu'ils seront dans une foule anonyme semblable à eux, et dont le sacrifice, comme le leur, parle si haut à qui sait l'écouter.

"Ne priez pas pour que les souffrances me soient épargnées; priez pour que je les supporte, pour que j'aie tout le courage que j'espère. Il ne faut perdre de vue que nous allons nous battre pour de grandes choses, pour les plus grandes choses, pour les plus grandes choses. De toute façon, la victoire que nous aurons sera une victoire des forces de l'idéalisme, une victoire chrétienne."

Ainsi écrivait Latil, en février 1915. Le "cahier intime" d'Amédée Guiard, écho d'une âme qui se travaille comme un artiste cisèle un chef d'oeuvre, peut, d'un bout à l'autre, servir de lecture édifiante; et quant à l'action continue et puissante de Henri du Roure en toute sa carrière. M. Etienne Lamy disait de lui dans son rapport sur les concours de 1915:

"Certain que la forme la plus parfaite et la plus féconde du dévouement est le sacrifice, il s'était toujours imposé les tâches les plus utiles aux autres, et, pour qu'elles fussent utile à lui-même, il avait préféré les obscures."

De tant de labeurs méritoires, il convient que la France recueille les fruits et, comme l'écrit des deux Gailhard-Bancel leur éminent biographe, "que le souvenir pieusement gardé des morts soit, pour les générations à venir, une souveraine excitation à la vertu." La voix de leur sang nous crie les devoirs urgents de demain, car la cruauté de leur perte, le vide laissé par la disparition de tant de "valeurs" oblige l'équipe réduite à décupler son ardeur. "Et quel effort, disait M. Ernest Lavisse, nous faudra faire, tous tant que nous sommes, vieux et jeunes, pour compenser, par une plus-value de nous-mêmes, la perte de tant de belles intelligences et de tant de coeurs héroïques"?

Eugène GRISELLE,
Secrétaire général du C.C.P.F.

EMILE OLLIVIER

J'ai été élevé dans la haine d'Emile Ollivier. Nos maîtres flétrissaient en lui le ministre complaisant qui avait déclaré la guerre à l'Allemagne pour consolider le trône branlant de l'empereur, compromettant ainsi le salut de la France dans une terrible aventuer dynastique. Ils lui reprochaient de n'avoir pas vu le manque de préparation militaire qui vouait notre pays à une défaite certaine et ils nous faisaient frémir d'indignation contre l'homme "au coeur léger..."

Qu'auraient-ils pensé en entendant, hier, M. Bergson? Un philosophe décrivant l'oeuvre d'un homme d'Etat, un spéculatif racontant l'un des plus grands drames de notre vie nationale, voilà ce qu'a fait le hasard académique, et, disons-le, rarement historien rompu aux plus rigoureuses méthodes de l'histoire s'est exprimé avec plus de profondeur, de clarté et de vérité que ce philosophe. Dans sa réponse, M. Doumic a résumé d'un mot exact la portée de so ndiscours: en réhabilitant Emile Olivier, il fixe le jugement de la postérité.

A vrai dire, il y a été aidé par nos ennemis. Autant que la politique à courte vue de Louis XV, en écrasant l'Autriche, avait si bin travaillé pour le Roi dt Prusse, puisqu'elle faisait passer de Vienne a Berlin l'hégémonie du monde germanique, un ennemi implacable se préparait contre la France. Les victoires de Napoléon sur la Prusse, le réveil national de 1813 ne firent qu'exaspérer contre nous le patriotisme prussien, âme des aspirations allemandes, et, dès 1830, Quinet percevait les grondements pleins de menaces qui partant de la Prusse, s'éllevaient contre nous de la Baltique au Rhin. Cette politique prit corps quand elle s'ilncarna dans Bismarck: dès 1848 la Prusse eut la claire vision de l'unité allemande faite à son profit par l'efficacement de l'Autriche et la défaite de la France. La guerre des duchés, en 1864, celle de Sadowa en 1866, ne furent que les deux premiers actes, dont nos désastres de 1870 devaient être le dernier, celui qui devait amener le dénouement depuis longtemps préparé : le rétablissement de l'empire allemand au profit des Hohenzollern, dans la galerie des Glaces de Versailles, le 18 janvier 1871.

Pour déterminer dans ce sens la marche des événements, Bismarck multiplia les péripéties et les pièges; l'un d'eux fut la candidature au trône d'Espagne du prince Léopold de Hohenzollern.

M. Bergson a eu une vision exacte des événements quand il a replacé ce fait l'ensemble de la politique prussienne montrant que, bien loin de surgir au hasard, il se produisait à l'heure exacte décrétée par Bismarck; et cela, parce qu'il était prévoqué, créé de toutes pièces par lui. Emile Ollivier voulut parer le coup, en essayant de faire échouer cette candidature; il sembla y réussir lorsque le prince Léopold la retira, avec l'agrément de son père, le prince Antoine, et le consentement du chef de sa maison, le roi de Prusse. "C'est la plus belle victoire diplomatique que j'aie vue de ma vie", disait, en apprenant cette nouvelle, un homme qui n'était pas novice en diplomatie, M. Guizot.

Araignée infatigable, Bismarck sut refaire immédiatement sa toile, quelque peu déchirée; il fabriqua la menteuse dépêche d'Ems, pour faire croire au monde entier et à la France que le roi de Prusse avait insulté notre ambassadeur, et, frémissant sous l'outrage, l'opinion publique française, à peu près unanime, exigea d'Emile Ollivier une déclaration de guerre à la Prusse. Il aurait pu résister à ce mouvement populaire et, en face de la France démontée, rester ce qu'il avait toujours été : pacifique. Erreur! répond M. Bergson. L'ennemi qui voulait nous faire la guerre en nous forçant à la lui déclarer n'aurait pas manqué de soulever de nouveaux incidents. Bismarck n'annonçait-il pas l'intention d'exiger de nous des excuses pour nos sentiments indignés si nous avions digéré la dépêche d'Ems?

La guerre était donc fatale, parce qu'elle était voulue depuis longtemps et pour ce moment-là par la Prusse, représentée par Bismarck. La déclaration de guerre fut imposée à Emile Ollivier comme le fut la mobilisation de juillet 1914. Nous le savons d'une manière certaine, et c'est un fait acquis à l'histoire depuis les déclarations brutales qui ont été faites par Bismarck lui-même, définissant sa politique belliqueuse, et se vantant cyniquement de sa dépêche falsifée. Disons-le hautement : en 1870, Bismarck a été l'agresseur, comme, en 1914 Guillaume II, puisqu'il nous a imposé la déclaration de guerre. Que reste-t-il donc des déclamations qui ont été si longtemps en faveur dans l'enseignement officiel et dans la presse contre la guerre dynastique" de 1870, déclarée par Emile Ollivier à "l'inoffensive et pacique" Allemagne? Un mot malheureux perfidement exploité.

S'il y a eu en France des auteurs responsables de cette catastrophe, ilfaut les chercher ailleurs et bien avant le ministère Ollivier. Ceux qui eurent le "coeur léger", ce furent les diplomates superficiels qui scellèrent, sous Louis XV, l'alliance de la France contre l'Autriche; ce furent les philosophes comme Voltaire, qui acclamèrent l'écrasement de l'Autriche catholique par Frédéric II, célébrant les victoires du roi prussien—sacré par eux "philosophe" — même lorsque, à Rosbach, elles étaient remportées sur la France. Ceux qui préparèrent, au cours du XIXe siècle, nos désastres, ce furent les libéraux et les socialistes humanitaires qui proclaimaient l'abolition de la guerre jusque dans leur Congrès de Genève de 1869! Car leurs illusions dangereuses avaient contribué à l'échec des projets militaires du maréchal Niel, qui auraient opposé à la Prusse provocatrice une France plus forte et mieux armée.

Les auteurs responsables de notre défaite, ce furent aussi les idéologues, au premier rang desquels se plaçait Napoléon III, qui, en opposant au principe de l'équilibre européen celui des nationalités, permirent à l'unité allemande de se constituer comme une menace pour l'Europe tout entière. Voilà les vrais coupables, et vraiment il était trop commode de faire d'Emile Ollivier le bouc émissaire qui devait se charger de toutes leurs fautes. M. Bergson a fait oeuvre de justice en rétablissant la vérité, et, comme l'a fort bien dit M. Doumic dans sa réponse, son discours est une "bonne action", en même temps qu'une belle page d'histoire.

Jean GUIRAUD.

—*La Croix.*

UNE PERCEE DU FRONT FRANCAIS EST-ELLE POSSIBLE

Curieux article d'un journal Autrichien

(L'Action Catholique)

Zurich—La *Neue Freie Presse de Vienne* examine, dans un long article, les chances d'une offensive austro-allemande contre le front occidental. Après avoir parlé des percées effectuées par les troupes des empires centraux dans les lignes russes et italiennes, ce journal écrit :

"Le front occidental se présente tout différemment: il se caractérise par sa forme généralement rectiligne, par le groupement extraordinairement dense et profond des troupes, par l'abondance des engins de guerre, par la puissance des fortifications, par le nombre et la perfection des engins de transport.

"Il compte au moins trois fois plus de forces combattantes que le front italien, d'étendue à peu près égale, n'en comptait au début de notre première offensive; les troupes qui le garnissent sont de premier ordre.

"La colonne vertébrale de ce front est constituée par des masses "colossales" d'artillerie qui ont à leur disposition des quantités presque illimitées de projectiles, sans parler des mortiers de tranchées et des tanks. Et on a reconnu de tout temps la précision du tir de l'artillerie ennemie...

"De plus la ceinture des fortifications permanentes françaises—bien que la guerre ait proclamé la faillite de ces ouvrages de défense—doit être considérée comme un facteur de combat de toute première importantce qui, joint aux autres facteurs, augmente considérablement la puissance de résistance des armées ennemies. Cet avantage annule l'inconvénient que présente, du côté de Verdun, la disposition des lignes françaises qui s'enfoncent en coin dans les positions allemandes. Car, si les Allemands veulent effectuer la percée dans cette région, leur tâche sera formidablement gênée par les grandes forteresses françaises. Et, d'ailleurs, les autres fortifications de campagne se présentent aussi comme redoutablement puissantes. En outre, le réseau des voies de communication à l'arrière du front est d'une richesse extrême: voies ferrées et trains automobiles peuvent effectuer des transports de troupes avec la plus grande rapidité et permettre ainsi de boucher presque immédiatement les trous qu'une offensive auraient produit dans les lignes.

"Ainsi quand on envisage la réalité avec toutes les ressources de l'art du calcul, il semble que l'on doit se dire: une percée est impossible sur un pareil front...

"Et cependant, rien n'est impossible au Génie.

"Il faudrait effectuer une percée sur un front de vingt-cinq kilomètres au moins: ainsi seulement, des troupes de manoeuvre, avec une artillerie et des engins à elles, pour exploiter un succès. Ce gain pourraient avoir assez d'espace de terrain aussi considérable, jamais dans les attaques qui se sont produites au front occidental, l'adversaire, ni les Allemands n'ont pu le réaliser d'un seul coup; et c'est là déjà une indication des difficultés énormes que présente, sur ce front, une tentative de percée. Encore, faut-il au début une supériorité relative en hommes et en matériel et le facteur surprise qui doit jouer dans un tel cas un rôle presque prépondérant, voit ses chances diminuer de jour en jour."

THEATRES

Walker—Jamais rien n'a été produit de plus beau au théâtre que "Civilisation". La scène du naufrage du gros navire coulé par un soumarins cause des émotions inouies.. Tout est merveilleux. Semaine du 25 mars Elsa Ryan paraîtra de nouveau dans "Out There", comédie superbe et que l'on desire toujours entendre de nouveau.

Orpheum—Semaine du 18 mars L'étoile sera Elizabeth M. Murray, qui a fait le tour de la Grande-Bretagne. Elle a joué dans la Revue de 1916, "Watch Your Step" et "High Jinks". Dance par Jack Clifford associe de Evelyn Thaw Billie Reeves des Ziegfeld's Follies de New-York, connu sous le sobrique "The Inebriate". Jouera "The Right Key But the Wrong Flat" Les 4 soeurs Haley, chants populaires. Miss Given Lewis, comédie et piano. Howard et Helen Savage. Tire à la cible. Vues animées.

Winnipeg — Semaine du 11 mars: "The Magistrate". Semaine prochaine, "The Snowbird". Matinées: mardi et samedi. Soirées 15c à 50c. Matinées: 25c.

Dominion — La semaine prochaine Billie Burke.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.